

## KATHY REICHS

Née à Chicago, Kathy Reichs est anthropologue et fait partie des quatre-vingt-huit anthropologues judiciaires certifiés par l'American Board of Forensic Anthropology et collabore fréquemment avec le FBI et le Pentagone. Elle s'impose dès son premier roman, *Déjà dead* (1998, récompensé par le prix Ellis), dans lequel apparaît pour la première fois son héroïne Temperance Brennan, également anthropologue judiciaire. Depuis, elle a notamment publié, aux éditions Robert Laffont, *À tombeau ouvert* (2006), *Meurtres à la carte* (2007), *Terreur à Tracadie* (2008), *Les os du diable* (2009), *L'os manquant* (2010), *La trace de l'Araignée* (2011), *Substance secrète* (2012), *Perdre le Nord* (2013), *Terrible trafic* (2014) et *Macabre retour* (2015). Elle écrit également une série de romans avec son fils Brendan Reichs. *Viral* (Oh! Éditions, 2010), *Crise* (Oh! Éditions, 2011), *Code* (XO Éditions, 2013) et *Risque* (XO Éditions, 2015), les quatre premiers tomes, mettent en scène Victoria Brennan, la nièce de la célèbre Temperance Brennan. Kathy Reichs participe à l'écriture du scénario de *Bones*, adaptation des aventures de Temperance Brennan pour la télévision, dont elle est aussi productrice.

Suivez Kathy Reichs sur :  
[www.facebook.com/kathyreichsbooks](http://www.facebook.com/kathyreichsbooks)  
[www.twitter.com/KathyReichs](http://www.twitter.com/KathyReichs)  
[www.kathyreichs.com](http://www.kathyreichs.com)  
 LaffontCanada



TERRIBLE TRAFIC

DU MÊME AUTEUR  
*CHEZ POCKET*

DÉJÀ DEAD  
PASSAGE MORTEL  
MORTELLES DÉCISIONS  
VOYAGE FATAL  
SECRETS D'OUTRE-TOMBE  
OS TROUBLES  
MEURTRES À LA CARTE  
À TOMBEAU OUVERT  
ENTRE DEUX OS  
TERREUR À TRACADIE  
LES OS DU DIABLE  
L'OS MANQUANT  
SUBSTANCE SECRÈTE  
PERDRE LE NORD

KATHY REICHS

# TERRIBLE TRAFIC

Traduit de l'américain  
par Viviane Mikhalkov et Dominique Haas

ROBERT LAFFONT

Titre original :  
BONES OF THE LOST

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5 ; d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2013, Temperance Brennan L.P.,  
© 2014, Éditions Robert Laffont S.A., Paris,  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-266-27000-7

*À Susan Moldow,*

Éditrice avisée,  
amoureuse des chats,  
et merveilleuse amie



## PROLOGUE

Le cœur battant, j'ai rampé en direction du mur de briques qui formait l'angle du renforcement. J'ai jeté un coup d'œil hésitant.

À nouveau, des bruits de pas. De lourdes bottes sont apparues en haut de l'escalier, accompagnées de deux petits pieds, l'un nu, l'autre chaussé d'un soulier à semelle compensée. Et la descente a commencé.

Par leur démarche bancal, les petits pieds révélaient la faiblesse de leur propriétaire, ce que confirmait la bizarre inclinaison du bas de ses jambes. Manifestement, ses genoux n'étaient pas en mesure de supporter le poids de son corps.

Une flambée de colère m'a embrasée. Cette femme était droguée, et ce salaud l'entraînait sans ménagement.

Quatre marches plus bas, le couple est passé dans un rayon de lune. La femme, en vérité une toute jeune fille, avait des cheveux longs et des membres squelettiques. L'homme la tenait fermement par le cou. De lui, je n'ai distingué que le triangle blanc d'un t-shirt sous son menton et la crosse d'un pistolet au-dessus de la ceinture de son pantalon.

Le couple est retombé dans l'obscurité et, de ces deux corps serrés l'un contre l'autre, je n'ai plus vu qu'une silhouette à deux têtes.

Arrivé à la dernière marche, l'homme s'est mis à tirer et à pousser la fille vers la porte qui donnait sur le quai

de chargement. Elle a vacillé et sa tête s'est mise à ballo-  
ter comme si elle était montée sur ressort. D'un mouve-  
ment brutal, l'homme l'a redressée sur ses jambes.

La fille a refait quelques pas incertains, puis elle  
s'est raidie, elle a relevé le menton et un cri a rompu le  
silence. Un cri strident, animal.

Le bras de l'homme a jailli. La silhouette féminine  
s'est à nouveau figée. Un autre cri m'est parvenu, de  
douleur cette fois, et la fille s'est affaissée mollement  
sur le béton.

L'homme, un genou en terre, s'est alors déchaîné sur  
le petit corps inerte, le coude transformé en piston.

— Ah, tu résistes, salope ?

Son poing s'abattait en cadence. Les coups pleuvaient  
à un rythme tel qu'il s'est bientôt mis à haleter.

Une rage noire m'a envahie, m'a fait oublier tout ins-  
tinct de conservation.

À quatre pattes, j'ai filé récupérer le Beretta en  
essayant de ne pas me faire remarquer. J'en ai vérifié la  
sécurité, bénissant le ciel d'avoir pris de bonnes habi-  
tudes au stand de tir.

Rassurée, j'ai voulu prendre mon téléphone dans ma  
poche. Il n'était pas avec ma lampe.

Pas non plus dans l'autre poche.

L'aurais-je laissé tomber ? Oublié à la maison dans ma  
précipitation ?

La panique m'a presque fait suffoquer. J'étais livrée à  
moi-même, coupée du monde. Que faire ?

Une petite voix me recommandait la prudence. Reste  
cachée. Attends. Slidell sait où tu es.

— Crois pas que tu vas t'en sortir !

Des accents cruels, haineux.

Je me suis retournée d'un bloc.

L'homme relevait la fille en la tirant par les cheveux.

J'ai jailli du renforcement en brandissant le Beretta.  
Alerté par le bruit, l'homme s'est immobilisé. Je me suis  
arrêtée à cinq mètres de lui, à l'abri d'un pilier. Bien  
stable sur mes deux pieds, j'ai levé le canon.

— Lâche-la !

Le béton et la brique ont amplifié mon cri.

Le type a maintenu sa prise. Il me tournait le dos.

— Haut les mains !

Il a laissé tomber la fille et s'est redressé. Ses mains se sont lentement élevées à hauteur de ses oreilles.

— Retourne-toi.

Tandis qu'il obtempérait, un rai de lumière l'a éclairé l'espace d'une seconde, et j'ai pu distinguer ses traits.

S'apercevant qu'il était tenu en joue par une femme, l'homme a un peu baissé les bras. J'ai vivement reculé derrière le pilier, comprenant qu'il me voyait mieux que je ne le voyais moi-même.

— Elle a rien, la petite pute !

*Tu vas crever aussi, espèce de salope.*

— Menacer les gens par courriel, terroriser les petites filles sans défense, quel courage ! (D'une voix bien plus assurée que je ne l'étais en vérité.)

— Les dettes, ça se paye ! C'est la loi, tout le monde le sait.

— Tu peux oublier le remboursement des dettes, espèce d'enfant de chienne.

— Vraiment ? ! Et qui c'est qui le dit ?

— La douzaine de flics en route vers ici.

L'homme a levé une main en cornet près de son oreille.

— J'entends pas de sirènes.

— Écarte-toi de la fille.

Il a esquissé un pas sur le côté.

J'ai élevé le ton.

— Recule !

Son attitude arrogante me donnait envie de lui défoncer le crâne à coups de crosse.

— Sinon quoi ? Tu vas me descendre ?

— Exactement.

En serais-je seulement capable ? Je n'avais jamais tiré sur un être humain.

Où diable était passé Slidell ? L'effet conjugué de l'adrénaline et de tout le café ingurgité n'allait pas durer

éternellement. Quant à ce type, il allait vite comprendre que je bluffais.

La fille a gémi.

J'ai baissé les yeux.

Un quart de seconde qui m'a fait perdre l'avantage, et donné à ce salaud sa seule chance de garder la vie sauve.

Il a eu le malheur de faire un geste brusque.

Une nouvelle giclée d'adrénaline a inondé mes veines.

J'ai levé mon arme.

Il a fait un pas en avant.

Mon regard s'est focalisé sur le triangle blanc de son t-shirt.

Le coup est parti.

Écho assourdissant. Le recul de l'arme m'a projeté les mains en l'air, mais j'ai su tenir la position.

L'homme, lui, s'est écroulé.

Dans la pénombre blafarde, j'ai vu le triangle blanc virer au noir. Ou plutôt au rouge. Un rouge cramoisi qui s'étalait partout. Un coup parfait. Le Triangle de la Mort.

Tout autour le silence s'est fait. Brisé seulement par ma respiration saccadée.

Mes centres nerveux supérieurs et mon tronc cérébral se sont remis à l'unisson et j'ai pris conscience de mon acte. J'avais tué un homme.

Mes mains ont été prises de tremblement. La bile m'a rempli la gorge.

J'ai dégluti. Resserré les doigts autour du pistolet.

La fille gisait au sol, immobile. Je me suis précipitée vers elle et j'ai posé mes doigts tremblants sur sa gorge.

Une pulsion, oui. Faible mais régulière.

J'ai pivoté sur moi-même et intercepté le regard aveugle et maléfique de cet homme à jamais réduit au silence.

Subitement, l'épuisement et l'accablement se sont abattus sur moi, face à l'ignominie de ce que je venais d'accomplir.

Que faire maintenant ? Poursuivre mon action ? Mais, dans mon état, serais-je seulement capable de prendre les

bonnes décisions ? Et mon téléphone qui était resté à la maison !

Je me serais bien assise par terre, la tête entre les mains, pour laisser couler mes larmes.

À la place, j'ai inspiré profondément, à plusieurs reprises. Quelque peu apaisée, je me suis relevée. J'ai traversé des kilomètres d'obscurité jusqu'à l'escalier que j'ai grimpé, les jambes en caoutchouc.

En haut des marches, un couloir. Rien d'autre.

Je l'ai suivi jusqu'à une unique porte. Fermée.

Le pistolet serré dans ma main moite, j'en ai tourné la poignée.

Et là, vision d'horreur.



## PREMIÈRE PARTIE



## Chapitre 1

La captivité, je connais. Pour avoir été retenue de force dans une cave, la chambre froide d'une morgue, une crypte sous terre. Et je connais la sensation qui va de pair, toujours la même : une terreur intense.

Toutefois, en matière de souffrance, ma situation présente surpassait tout ce que j'avais connu auparavant.

Le lieu de mon enfermement n'y était pour rien, car cette salle des jurés du tribunal du comté de Mecklenburg était tout à fait correcte, comparée à bien d'autres, avec sa connexion wifi, ses ordinateurs, ses tables, ses films et son popcorn.

J'aurais pu demander à être dispensée de cette corvée. Je ne l'avais pas fait. La Justice requérait mes services ? Je répondais présent. Brennan et son esprit civique ! Cela dit, je savais déjà que je ne ferais pas partie des jurés, en raison de ma profession.

Voilà pourquoi, au moment de planifier mon emploi du temps, je n'avais réservé qu'une heure, une heure et demie grand max, à cette audition. Histoire de ne pas avoir à courir le reste de la journée.

Courir, disais-je... Dans mon métier, les meilleures chaussures, ce sont les bottes de randonnée en Gore-Tex qui laissent le pied respirer. Ou encore celles en caoutchouc grâce auxquelles on ne risque pas de se retrouver le cul par terre inopinément.

En temps ordinaire, j'aurais aussi peu de chances d'acheter de sublimes talons hauts — je ne parle même pas d'en porter — que de tomber sur les restes d'un *Giganotosaurus* derrière le Bad Daddy's Burgers du coin de la rue. Mais c'était compter sans Harry, ma sœur du Texas, terre des cheveux longs et des talons aiguilles.

Quelques jours auparavant, elle avait quand même réussi à me convaincre d'acheter les Louboutin à talons de 8 cm que je portais aujourd'hui. Prenant la situation en main, comme elle sait le faire, elle m'avait déclaré :

— Tu auras l'air hyper pro. Et c'est donné : en solde à soixante pour cent !

Il fallait bien admettre que ce cuir doux comme du velours et ces finitions élégantissimes me chaussaient à ravir.

Quant à savoir si j'étais bien dedans... Tu parles ! Après trois heures passées à poireauter !

Lorsque l'huissier a fini par appeler notre groupe, c'est presque en chancelant que je suis entrée dans la salle d'audience et que j'ai pris place ensuite dans la tribune du jury, à l'appel de mon numéro.

— Veuillez décliner votre identité.

Chelsea Jett, le procureur. Pas dix minutes qu'elle était sortie de la faculté de droit, et elle avait déjà un tailleur à quatre cents dollars sur le dos, un précieux rang de perles autour du cou et des talons qui éclipsaient les miens. Nouvellement nommée à ce poste, elle dissimulait son manque d'assurance sous une brusquerie inutile.

— Temperance Dैसेe Brennan.

Autant lui tendre le calumet de paix.

— Veuillez indiquer votre adresse.

Je me suis exécutée.

— C'est à Sharon Hall, ai-je ajouté, histoire de me montrer aimable.

Il s'agit d'un manoir du XIX<sup>e</sup> siècle, en brique rouge, avec des colonnes blanches et des magnolias. Plus vieux

Sud que ça, tu meurs. Mon appartement est situé dans l'annexe de la remise aux calèches. Mais j'ai gardé toute cette description pour moi.

— Depuis combien de temps résidez-vous à Charlotte ?

— Depuis l'âge de huit ans.

— Quelqu'un d'autre habite-t-il avec vous à cette adresse ?

— Ma fille qui est majeure y a habité, mais plus maintenant.

J'avais au poignet le bracelet que Katy m'avait offert, une fine gourmette en argent portant l'inscription MA MÈRE EST COOL.

— État civil ?

— Séparée.

Plus compliqué que ça, mais je ne me suis pas étendue.

— Vous travaillez ?

— Oui.

— Déclinez l'identité de votre employeur.

— L'État de Caroline du Nord. (Restons simple.)

— L'emploi que vous occupez ?

— Anthropologue judiciaire.

— Quel est le niveau d'études requis pour exercer cette fonction ? (Ton sec.)

— Un doctorat. Et je possède une certification du Bureau américain d'anthropologie judiciaire.

— Donc vous effectuez des autopsies.

— Pas exactement, mais l'erreur est fréquente. En fait, ce sont les médecins légistes qui pratiquent les autopsies.

Jett s'est raidie.

Je lui ai adressé un grand sourire. Elle est restée de marbre.

— Les anthropologues judiciaires, comme moi-même, s'occupent des cas où l'état du corps ne permet pas l'autopsie, soit parce qu'il est réduit à l'état de squelette ou momifié, soit parce qu'il est démembré, calciné ou mutilé, soit parce qu'il est parvenu à un stade de décomposition trop avancé. Nous sommes consultés sur

quantités d'affaires qui, toutes, requièrent d'analyser des os. Par exemple, quand il s'agit de déterminer si nous sommes en présence de restes humains ou d'animaux.

— Et ça nécessite l'intervention d'un expert ? (Scepticisme latent.)

— Les os d'êtres humains et d'animaux sont parfois trompeusement similaires. (Je me suis représenté les ensembles momifiés qui m'attendaient au MCME.) Quand les restes sont réduits à l'état de fragments, il peut se révéler très difficile d'établir à qui ils appartiennent. À un seul individu ou à plusieurs, à un homme ou à un animal. Voire à un mélange des deux.

Vision mentale des paquets que j'aurais dû être en train d'analyser au lieu de perdre mon temps dans ce tribunal, les pieds gonflés comme ceux des noyés.

Jett a agité impatiemment sa main manucurée.

— Quand il s'agit de restes humains, je recherche les indices susceptibles d'apporter des renseignements sur l'individu : sur son âge, son sexe, sa race, sa taille, les maladies qu'il a contractées au cours de sa vie, les difformités ou les anomalies qui lui étaient propres. Bref, tout ce qui peut permettre d'établir son identité. J'analyse aussi les traumatismes qu'il a pu subir, en vue de déterminer les circonstances du décès. J'évalue le laps de temps écoulé depuis sa mort, en tenant compte du traitement dont le corps a pu faire l'objet *post mortem*.

Jett a levé un sourcil interrogateur.

— Décapitation, démembrement, enfouissement, immersion...

— Je pense que ça suffit.

Le regard de Jett s'est abaissé sur sa liste de questions. Longue, très longue, cette liste.

J'en ai profité pour jeter un coup d'œil discret à ma montre et aux malheureux qui attendaient encore de passer sur le grill. Si je portais un tailleur pantalon de lin grège et un col roulé en soie, c'est-à-dire une tenue qui me donnait l'air respectable que l'on est en droit

d'attendre d'un représentant du Bureau du médecin examinateur du comté de Mecklenburg, ce n'était pas le cas de mes compagnons d'incarcération.

Une jeune femme, la plus sympathique du groupe, était carrément bras nus, en débardeur à col roulé, jeans et sandales. Pas glamour pour un sou, mais sûrement bien plus à l'aise que moi dans ses chaussures. Mes hauts talons étaient un véritable instrument de torture. Impossible de seulement remuer les orteils.

M<sup>me</sup> Jett a pris une profonde inspiration. Quelle idée avait-elle derrière la tête ? Je n'ai pas attendu qu'elle me renseigne.

— Je suis également liée par un contrat avec l'université de Charlotte où j'enseigne l'anthropologie judiciaire dans un séminaire de troisième cycle, et avec le Bureau du médecin examinateur en chef de l'État, à Chapel Hill et ici, à Charlotte. En plus de cela, j'effectue en tant qu'experte des consultations pour le Laboratoire des sciences judiciaires et de médecine légale à Montréal. (Traduire : je suis très occupée. Je travaille pour la police, le FBI, l'armée, les coroners et les médecins légistes. Inutile de retenir mon nom : vous savez très bien que l'avocat de la défense s'opposera à ma nomination en tant que juré dans ce procès.)

— Vous voulez dire que vous travaillez sur une base régulière dans deux pays ?

— Oui, et ce n'est pas aussi bizarre qu'il y paraît. Les anthropologues judiciaires consultent dans la plupart des juridictions. Comme je l'ai déjà dit, mes collègues et moi-même sommes appelés à la rescousse uniquement dans les cas où il n'y a pas assez de tissus musculaires et conjonctifs pour pratiquer une autopsie, ou quand les restes...

— Je vois...

Jett a parcouru du doigt l'interminable liste gribouillée sur son bloc-notes.

J'ai décripé, ou plutôt tenté de décriper, mes infortunées phalanges.

— Dans le cadre de votre travail pour le bureau du médecin examinateur, êtes-vous en contact avec des policiers ?

Pas trop tôt, merci !

— Oui. Souvent.

— Avec des avocats de l'accusation ou de la défense ?

— Les deux. Et mon ex-mari est avocat. (Ex, si on veut.)

— Connaissez-vous personnellement l'une des parties prenantes dans ce litige, l'inculpé ou quelqu'un de sa famille, un des policiers chargés de l'enquête, un avocat ou un juge ?

— Oui.

Et j'ai été dispensée.

En boitillant, j'ai filé hors de la salle d'audience. Refusant de prêter l'oreille aux protestations de mes orteils, j'ai traversé le hall et franchi les doubles portes en verre du palais de justice. Arrivée ce matin avec dix minutes de retard à cette audience programmée pour huit heures, j'avais sauté sur la première place libre dans le stationnement du tribunal. Résultat, j'étais garée à des kilomètres de l'entrée. Autant dire à mi-chemin du Kansas.

Vacillant sur mes talons hauts, j'ai traversé une voie de circulation, contourné une rangée de véhicules et fini par découvrir ma Mazda coincée entre un énorme 4x4, côté conducteur, et une voiture qui me laissait encore moins d'espace, côté passager. Les glandes sudoripares en mode hyperactif, j'ai réussi à introduire fesses et poitrine entre les poignées et les rétroviseurs. Adieu, ma ravissante tenue en lin beige. On aurait dit maintenant que j'avais fait des roulades dans une décharge.

Je venais d'entrouvrir la portière juste ce qu'il fallait pour me faufiler au volant quand un tintement a signalé la chute d'un objet à mes pieds. Une personne raisonnable, c'est-à-dire chaussée de souliers confortables, se serait arrêtée pour voir de quoi il s'agissait. Mais je n'avais qu'une idée en tête : fuir cet endroit au plus vite,

et je me concentrais sur la recherche à tâtons de mes clés de voiture, rangées dans la pochette intérieure de mon sac fermée par un zip.

À peine la clé dans le contact, je me suis penchée sur le côté pour retirer mes souliers. J'avais les pieds en feu.

On aurait cru que ma chaussure droite était greffée à ma chair. J'ai tiré plus fort. Mon pied a fini par exploser hors de sa gangue.

Manœuvre identique pour le pied gauche, avec force contorsions.

Calée contre mon dossier, j'ai repéré deux magnifiques ampoules sur mes orteils. Saletés de Louboutin, que je tenais encore dans ma main.

Ma main.

Mon poignet.

Mon poignet sans bracelet !

Katy.

Sentiment de panique aussi violent qu'un coup de poignard au cœur.

Du calme. Me ressaisir et me rappeler mes faits et gestes.

Ce bracelet, je l'avais sur moi dans la salle du jury. Et aussi à la barre.

Le tintement de tout à l'heure ! Un maillon avait dû se prendre dans quelque chose pendant que je me faufilais le long du 4x4.

Avec un juron bien senti, je me suis extraite de la voiture et, machinalement, en ai claqué la portière.

Le cerveau humain est comme un interrupteur qui se mettrait brusquement à fonctionner sur deux modes en même temps. Pile au moment où ma main, par réflexe, exécutait l'ordre de refermer la portière, une transmission neuronale à l'intérieur de mon cervelet m'apprenait, avant même que la serrure se soit enclenchée, que j'étais dans un sacré pétrin.

*Shit.*

Des yeux, j'ai fait un tour d'horizon des portières. Toutes fermées.

Ma main s'est levée vers mon épaule. Inutilement. Car mon sac reposait sur le siège passager.

Et les clés ?

Dans le contact.

Je suis restée un instant plantée sur place dans mon tailleur crasseux, le bas de mon pantalon frottant sur mes pieds nus, la sueur ruisselant de mes aisselles. Maigre consolation : j'avais atteint le maximum du pire. Rien de plus affreux ne pouvait m'arriver aujourd'hui.

Une musique est montée de la voiture : Andy Grammer chantant *Keep Your Head Up*. Garde la tête haute. Quelqu'un m'appelait sur mon iPhone. J'ai presque ri. Presque.

J'avais dit à Tim Larabee que je serais au labo avant midi. Je l'avais appelé du tribunal pour le prévenir que j'aurais une heure de retard. Il était deux heures à ma montre. Mon patron allait se demander ce qu'il en était de ces restes momifiés qui attendaient mon expertise au labo.

Mais peut-être que ce n'était pas Larabee.

Zut. Que faire maintenant ?

Existait-il un être sur terre à qui j'aie envie d'avouer que j'étais pieds nus dans un stationnement, enfermée à l'extérieur de ma voiture ? Réponse : non, personne.

*Faut quand même garder la tête haute.*

Très juste.

Autour de moi, un océan de bagnoles et pas une âme qui vive à l'horizon.

Briser la fenêtre ? Avec quoi ? Frustrée, je suis restée à fixer la vitre. Elle m'a répondu en me renvoyant l'image d'une femme en colère et mal coiffée. Brillant.

Brillant, en effet. Mon regard s'est concentré sur la vitre voisine qui ne s'emboîtait plus très bien dans le cadre. Une dent usée ou cassée dans le système de fermeture, d'après Jimmy, mon mécanicien. C'est dangereux, avait-il expliqué. L'espace est suffisant pour y introduire un fil de fer. Le temps que vous réalisiez qu'on vous a piqué votre voiture, le voleur sera déjà à mi-chemin de la Géorgie.

Vraiment, une Mazda vieille de dix ans ?

À quoi Jimmy avait rétorqué sur un ton solennel : les pièces détachées.

Un cintre, était-ce trop demander au ciel ? J'ai parcouru du regard les détritiques qui s'amoncelaient dans le caniveau, à la jonction du sol et du mur. Du gravier, du papier cellophane, des cannettes en aluminium. Rien pour ouvrir une portière.

J'ai marché le long du mur en faisant bien attention à l'endroit où je posais les pieds. En bon petit soldat, j'allais de l'avant sans m'inquiéter de mon pantalon qui traînait sur le béton dégueulasse ni de mes ampoules qui ressemblaient à des petits bouts de steak haché posés sur mes orteils.

Et pendant ce temps-là, au labo, mes restes momifiés se racornissaient de plus en plus. Avec tout le temps que j'allais perdre encore, je n'arriverais jamais là-bas avant la fin de l'après-midi. Et quand enfin je rentrerais à la maison ce soir, ce serait pour trouver un chat grognon et de vieux restes à réchauffer au micro-ondes.

*Mais garde la tête...*

Encore faudrait-il le pouvoir.

Deux mètres plus loin, quelque chose brillait au milieu des détritiques.

Portée par l'espoir, j'ai fait encore quelques pas.

Victoire ! Un bout de fil de fer d'une soixantaine de centimètres. Parfait pour bricoler un outil.

Retour à la Mazda en sautillant d'un pied sur l'autre. Là, j'ai façonné une petite boucle à l'une des extrémités du fil de fer en vue de l'introduire dans la fente mentionnée par Jimmy.

Le nez collé au carreau, les deux mains serrées sur cette tige de fortune, j'ai essayé de passer la boucle autour du bouton de fermeture. Après cela, je n'aurais plus qu'à tirer en l'air d'un coup sec.

J'en étais à ma énième tentative quand un ordre a retenti dans mon dos.

— Éloignez-vous du véhicule !

*Shit.*

Je me suis retournée, le bout de fil de fer à la main.

À trois mètres de moi, un gardien en uniforme, les pieds fichés au sol, prêt à m'agripper par le devant de ma veste. Sur ses traits, excitation et nervosité.

Je lui ai décoché un sourire qui se voulait désarmant ou tout du moins apaisant.

Lui, le visage de marbre :

— Éloignez-vous du véhicule !

Dix-huit ans, les cheveux blonds et le teint rougeaud, écarlate même. Un cran en-dessous de mes ampoules.

Re-sourire charmeur de ma part. Le genre : « Quelle idiote je suis ! »

— Je me suis enfermée à l'extérieur de ma voiture.

— Présentez-moi une pièce d'identité et les papiers du véhicule.

— Mon sac est à l'intérieur. Les clés sont dans le contact.

— Éloignez-vous du véhicule !

— Dès que j'arrive à attraper le bouton de la portière, je vous montre...

— Éloignez-vous du véhicule !

Pas très varié, son répertoire.

J'ai obtempéré, le fil de fer toujours en main. Blondie m'a signifié de m'écarter davantage.

Les yeux au ciel, j'ai accru la distance. Et lâché le fil de fer. Toute intention de rester aimable m'a quittée.

— Ça va ! Je sors d'une sélection des jurés. C'est ma voiture. Mes papiers sont à l'intérieur. Je suis en retard à mon boulot. Je travaille au Bureau du médecin examinateur du comté.

Si j'espérais l'amadouer avec cette dernière référence, je me trompais lourdement.

Pour lui, j'étais une femme sale et pieds nus, peut-être dangereuse, qui essayait de voler une voiture avec un outil improvisé. Je pouvais le lire sur ses traits. J'ai lancé sèchement :

— Appelez le bureau du ME.

Le temps d'un battement de cil. Puis :

— Attendez ici.

Comme si j'allais m'enfuir, pieds nus et sans voiture !  
Blondie est parti d'un pas précipité.

Appuyée contre la Mazda, je fulminais, tantôt faisant passer le poids de mon corps sur l'un ou l'autre de mes pieds amochés, tantôt vérifiant l'heure à ma montre, tantôt scrutant le sol des yeux à la recherche de mon bracelet. Puis j'ai entrepris de faire les cent pas dans le stationnement.

Enfin, un bruit de moteur.

Quelques secondes plus tard, une Ford Taurus blanche a émergé de la rampe.

Et moi qui croyais avoir eu mon quota d'horreur pour aujourd'hui !